

TRIBUNE DE GAUCHE



GENÈVE MALGRÉ ELLE

Haute saison dans le monde entier.



C'est le moment où jamais. Dans les jardins de Srinagar, toutes les fleurs sont épanouies, et le bazar de Kaboul est rutilant de couleurs. A Gangtok, les drapeaux de prières tibétains flottent au vent. La vue sur le Kanchenjunga est de jour en jour plus claire. Les neiges de l'Everest semblent plus étincelantes, et les charmeurs de serpents de Benares plus audacieux. Les éléphants de Jaipur se laissent conduire plus docilement par leurs cornacs. Une promenade en shikara sur le Jhelum est plus mouvementée. Les roses de Bangkok refleurissent et le marbre du Taj Mahal brille d'une blancheur plus vive. Les jonques se balancent plus paresseusement dans le port de Hong-kong, et les danseuses de Bali retrouvent leur entrain. Le Transsibérien roule un peu plus lentement, l'Oussouri coule plus indolemment. Les kangourous de Madang bondissent plus loin, la mer est plus tiède à Waikiki, et les vers luisants brillent de nouveau dans les grottes de Waitomo. Les coraux de Bora-

Bora avivent leurs couleurs. Aux Seychelles, le chant des oiseaux se fait plus joyeux, et les lions dorment plus profondément dans les arbres du Umfolozi. Le roitelet d'Oudjila reçoit ses hôtes plus amicalement, et les soirées à bord du «Skyward» sont de plus en plus bruyantes. Les

ruines de Chichén Itzá paraissent encore plus imposantes, le marché du dimanche d'Altiplano redouble de gaieté, les Indiens de Chichicastenango balancent leurs encensoirs avec plus de ferveur, et à Rio, les sambas résonnent plus follement.

Et surtout, surtout: il y a actuellement, là-bas et dans mille autres lieux du monde, des voyages forfaitaires beaucoup moins coûteux que vous ne pouvez l'imaginer. *Procurez-vous auprès de Swissair ou d'une agence de voyages IATA le grand prospectus en couleurs «Panorama du monde».*

Plus vite, plus loin. **SWISSAIR**



TRIBUNE DE CAUX

N° 3 — MARS 1974

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS

TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 28. Suisse : Fr. s. : 20.—.
Belgique : FB 250. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 32 ou Fr. s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 35 ou Fr. s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 15 ; Fr. s. 12.— ; FB 150.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

En couverture : la cathédrale St-Pierre et le Palais des Nations à Genève (Photos Maillefer)

Quel liant ?

Les échafaudages économiques que l'on a, depuis quinze ans, édifiés à Bruxelles, cèdent aujourd'hui par vétusté avant que rien n'ait été construit. Les matériaux rassemblés gisent épars faute de ciment.

On a pourtant essayé de nombreux liants. La politique agricole qui semblait solide se salpêtre. L'union monétaire et le développement régional n'ont fait que ronger le peu qui avait été construit. L'Europe de l'énergie n'a pas résisté au test de Washington. Alors, faut-il abandonner, pour la plus grande satisfaction des voisins moscovites, auxquels l'édifice portait ombrage ? Ne voit-on pas aujourd'hui, venu de l'Est, un homme de courage se mettre au service de la vérité et de la foi et jeter sur le matérialisme de notre Europe une lumière révélatrice mais porteuse d'espérance ?

Pourquoi Genève ?

Nos lecteurs du Québec ou du Vietnam, d'Afrique francophone ou de Belgique ne seront pas surpris, nous l'espérons, de lire « le sujet du mois » de ce numéro consacré à une ville suisse, Genève. Mais cette cité, au destin exceptionnel, ne voit-elle pas se dérouler en ses murs des débats essentiels pour l'avenir de l'humanité, du désarmement à la santé du monde, des problèmes nucléaires aux relations commerciales ?

Quelle belle chute !

Samedi 9 février. 12 h. 07. Sur la piste de ski de St. Moritz apparaît Roland Collombin, le brillant descendeur suisse. Quelques secondes plus tard, à plus de 100 km/heure, c'est la chute. Vainqueur de toutes les grandes épreuves de la saison, il n'en sera pas champion du monde, hélas !

A 18 h. le même jour, il apparaît à l'écran de la Télévision suisse. Pendant une demi-heure, sans aucune rancœur, pleinement décontracté, il va commenter lui-même la course. Quatre fois de suite, on repasse — au ralenti — l'épisode de sa chute. « On ne triche pas avec soi-même », dit-il, et il décrit avec force détails les fautes qu'il a commises. Collombin est surtout heureux de s'en tirer indemne.

Ce que ces nations d'Europe, de l'Atlantique à l'Oural, ont en commun n'est-il pas cet héritage séculaire de foi dont elles se sont détournées pour d'éphémères constructions ? N'était-ce pas cet héritage de foi qui animait les Adenauer, les Schuman, les de Gasperi quand, ressentant le scandale des guerres européennes, ils ont pris les mesures politiques pour nous sortir d'un cycle misérable ?

D'autres scandales frappent aujourd'hui à la porte de la conscience des Européens. Allons-nous avoir le courage de regarder la vérité ? Allons-nous, portés par notre foi, demander à Dieu quelle nouvelle dynamique nous entraînera vers l'avenir ?

Il est un ciment qui a résisté vingt siècles. Pourquoi en chercher un autre ?

Pour réaliser ce dossier, nous sommes allés interroger syndicalistes, hôteliers, commerçants ; nous sommes allés à l'Hôtel de Ville et au Commissariat de Police ; nous avons entendu des diplomates, des travailleurs étrangers et des Genevois de vieille souche.

Que ces quelques pages contribuent à créer le pont qui reste à construire entre les deux Genève, la « suisse » et l'« internationale » !

LA VILLE EN PARLE

Eh bien, vive Collombin ! Il a ce qui manque à tant de gens : la simplicité et l'honnêteté de voir où il en est. J'ai bien sûr, impertinent que je suis, immédiatement pensé à tous ceux qui pourraient en prendre bonne graine : les hommes politiques par exemple. Je me suis aperçu que beaucoup de gens se livraient au même jeu. C'est dans la *Vie protestante* que j'ai trouvé le mot de la fin. Frappé par le même épisode, un des rédacteurs de ce journal écrit : « Comment se fait-il que les chrétiens soient incapables de révéler leurs faiblesses les uns aux autres sans piquer la mouche ? C'est peut-être qu'ils refusent de prêter la moindre attention à ce que Dieu pense d'eux. »

D. M.

GENÈVE MALGRÉ ELLE

par P.-E. Dentan et D. Mottu



Buscarlet

« Il y a cinq continents, disait Talleyrand au Congrès de Vienne en 1815 : l'Europe, l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, et Genève. » Boutade d'un fin diplomate, ou analyse pénétrante ? Quoi qu'il en soit, cette ville est, en même temps qu'un lieu privilégié de négociations, synonyme d'un certain idéal de compréhension et de paix.

La première mention de Genève dans l'histoire — prémonition ? — est celle d'un pont, celui qui fut détruit par les légions de Jules César coupant la retraite des Helvètes.

Citadelle de la Réforme dès 1536, Genève comptait alors 14 000 habitants. Bientôt elle devint cité du Refuge pour les Huguenots persécutés à travers l'Europe, qui l'enrichirent de leur culture et de leurs arts.

Puis vint la période de Jean-Jacques Rousseau *citoyen de Genève*, l'époque du développement des banques et de l'horlogerie, la fondation de la Croix-Rouge, le séjour discret de Lénine pendant cinq ans.

Quand il s'agit de fixer le siège de la future Société des Nations, deux grands Genevois, Gustave Ador, ancien président de la Confédération suisse, et le professeur William Rappard, intervinrent auprès du président Wilson. Par 12 voix contre 7, Genève l'emporta sur Bruxelles ; ce choix est ratifié par le peuple genevois à une majorité de 5 contre 1. En 1946, le Palais des Nations devient le siège européen des Nations Unies. Depuis lors, ce dernier n'a cessé de croître, groupant un nombre toujours plus grand d'institutions spécialisées.

La vocation internationale de Genève est certaine, mais elle ne va pas sans problèmes. Le principal est celui qui résulte de la coexistence de deux communautés — la suisse et l'internationale — qui se côtoient tous les jours mais ne se connaissent pas vraiment.

Il est incroyable de penser à la multiplicité des questions vitales qui se discutent à Genève, à l'ombre du Palais des Nations ou dans le périmètre, plus petit que le Vatican, qui l'entoure.

Le Genevois s'en aperçoit-il ou s'en soucie-t-il ?

Si « rouspéter » est le contraire de l'indifférence, alors, dans une certaine mesure, on peut dire qu'il s'intéresse à ce qui se passe du côté de la place des Nations ! Il évoquera, non sans passion, ces « internationaux » qui ne paient pas d'impôts, mais contribuent, dit-on, à la hausse des loyers, envoient leurs enfants dans les écoles publiques et occasionnent à la collectivité des charges auxquelles ils ne participent pas. Un parti politique genevois a même obtenu un certain succès en brochant sur ce thème. Beaucoup de gens, sans partager toutes ses vues, reconnaissent que la présence de tant d'étrangers montre assez bien, somme toute, le chemin à parcourir pour que la planète terre devienne « un peuple de frères » !

C'est un fait que les 10 249 fonctionnaires des organisations internationales ne paient pas d'impôts, y compris les 1790 Suisses qui y travaillent. Cela crée sans aucun doute des méfiances. « Passe encore que les hauts fonc-

tionnaires et les cadres jouissant du statut diplomatique bénéficient des immunités en usage, dit-on dans certains milieux. Mais pourquoi faut-il que les techniciens du CERN (Centre Européen de Recherches Nucléaires) bénéficient des mêmes avantages ? »

De même, on cite l'exemple de la commune de Meyrin, voisine de l'aéroport de Cointrin et du CERN, dont 34 % des habi-

En 1973, la population du canton de Genève s'élevait à 342 265 habitants dont 120 424 étrangers, soit le 35 %. Parmi ces derniers, on comptait 33 278 Italiens, 21 308 Français, 20 016 Espagnols, et aussi 6106 Britanniques, 4223 Américains, 701 Russes, 452 Japonais, 281 Brésiliens, etc.

A la même époque, on dénombrait, outre 10 249 fonctionnaires des organisations internationales, 2120 diplomates et membres des missions permanentes qu'entretiennent plus de 100 pays auprès du siège européen des Nations Unies. Avec leurs familles, ces « internationaux » atteignent le chiffre de 19 027 personnes.

On compte encore à Genève un nombre considérable d'autres organisations, dont certaines fort connues telles que la Croix-Rouge internationale, l'Institut Batelle, le Conseil oecuménique des Eglises.

« Dégonfler l'idée que les gens se font d'eux-mêmes »

tants sont exemptés d'impôts. Dans un pays à structure fédéraliste comme la Suisse, où l'instruction publique, la police, les travaux publics, sont à la charge des communes et des cantons, on devine l'ampleur des problèmes ainsi causés.

Du côté des organisations internationales, on rappelle à juste titre que leur installation en Suisse a fait l'objet « d'accords de sièges » passés avec Berne et que Genève, sans compter ce qu'elle y gagne sur le plan du prestige — qui ne saurait se monnayer — y trouve largement son compte par le mouvement des

Bureau International du Travail



Que savent les Genevois de M. O'Leary, ministre du Travail d'Irlande, président de la conférence régionale européenne de l'OIT ? Assis, M. Francis Blanchard.

affaires qu'entraîne leur présence. Cela est vrai aussi, mais comment le faire comprendre au contribuable ordinaire dont le revenu n'a rien à voir avec la présence des « internationaux » ?

Celui-ci ne sait pas non plus, très probablement, que la plupart des fonctionnaires internationaux acquittent un impôt à l'organisation qui les emploie. Ni que les caisses fédérales se sont délestées de trente millions de francs au cours de ces six dernières années pour les attribuer au gouvernement genevois à titre de dédommagement.

Ces questions sont certes réelles et, à vouloir les ignorer, on s'exposerait à des déboires politiques, comme on en a déjà connus.

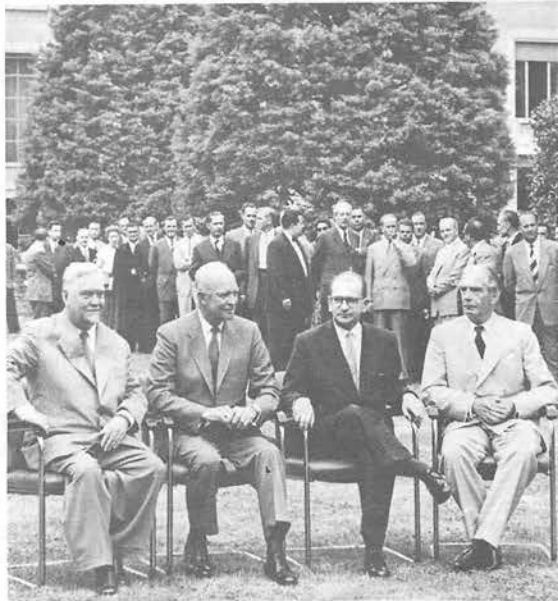
Ceci dit, en rester là serait vraiment voir les choses par le petit bout de la lunette.

Que se passe-t-il entre Genevois et « internationaux », appelés à vivre dans le même environnement ?

Disons tout d'abord qu'il se fait beaucoup de choses pour combler le fossé entre les deux communautés.

Au niveau des diplomates et des hauts fonctionnaires, le *Cercle des amitiés internationales* organise des manifestations qui permettent à des Genevois de rencontrer personnellement et d'entendre quelques-uns des hôtes de marque séjournant dans leurs murs. Présidé aujourd'hui par M. Roger Aubert,

Nations Unies



La rencontre des « quatre grands » à Genève en 1955. De g. à dr. : Boulganine, Eisenhower, Faure et Eden.

directeur de Radio-Genève, il a mis sur pied cet hiver des rencontres hebdomadaires qui remportent un certain succès ; mais les organisateurs se plaignent du manque de participation des Genevois.

Sur un plan différent, le *Comité international de solidarité aux œuvres genevoises* a pour tâche d'apporter l'appui de la communauté internationale aux initiatives entreprises par la population genevoise pour répondre à des besoins concrets. Au total, c'est près d'un million de francs qu'il a pu remettre, depuis 1965, à des œuvres telles qu'hôpitaux, institutions pour handicapés mentaux et bien d'autres.

Mais surtout, ses animateurs, qui ont à leur tête M^{me} Francis Blanchard, épouse du directeur général adjoint du BIT (Bureau

International du Travail), ont su mobiliser d'innombrables bonnes volontés.

On pourrait citer bien d'autres initiatives prises dans le même esprit. Mais tout cela, aussi significatif soit-il, ne concerne qu'un nombre limité de gens. Le vrai problème tient essentiellement au caractère des Genevois et à celui des étrangers qui séjournent dans leur ville. Interrogez à ce sujet les uns et les autres : vous entendrez les sons de cloche les plus contradictoires.

Si Genève est si appréciée des hommes d'Etat du monde entier, constatait un jour

CIF



Événement historique, le Pape Paul VI reçu à l'Hôtel de Ville de Genève par les autorités suisses et genevoises.

David Morse, l'ancien directeur général du BIT, c'est qu'elle « dégonfle l'image qu'ils se font d'eux-mêmes ». Dans son humour, la remarque explique bien des choses. Qu'un souverain ou un ministre arrive à New York, Paris, Londres, il sera immédiatement mitraillé par les photographes et les caméramen de la télévision, interrogé par les journalistes, pris en charge par la police qui le fera circuler à toute allure entre des motards au son des sirènes... Il finira par croire qu'il est vraiment l'homme le plus important au monde. Cette attitude se reflétera inmanquablement dans les entretiens qu'il aura et ne facilitera pas la découverte de compromis.

A Genève, rien de tel. Dans un ouvrage *

* Pourquoi Genève Internationale ?, par George G. Wynne (Editions Bonvent).



Mur des Réformateurs : Un Français, un Allemand, un Hongrois, un Hollandais, deux Anglais se trouvent aux côtés des « quatre grands » de la Réforme : Farel, Calvin, Bèze, Knox.



Le siège européen des Nations Unies ; à l'arrière plan le nouveau bâtiment du BIT.

le diplomate George Wynne rappelle un dessin humoristique publié par un journal genevois, lors de la conférence au sommet de 1955 qui montrait deux autochtones pêchant tranquillement à la ligne sur le quai Turrettini tandis que, derrière eux, des hordes de photographes et de journalistes encerclaient la voiture du président des Etats-Unis.

Cette indifférence, qui frise parfois l'impolitesse, crée une ambiance unique au monde. La décontraction qui l'accompagne est propice à une réflexion plus objective sur les grands problèmes de l'heure. C'est du moins ce qu'affirment les optimistes.

Au niveau des hommes d'Etats, visiteurs de quelques jours, cette discrétion est appré-

ciable. Mais elle a ses revers pour ceux qui sont appelés à séjourner plus longuement à Genève ou à y résider. « Je vous remercie de cette merveilleuse journée passée avec vous, disait à ses hôtes suisses un délégué indien. Car depuis que je suis à Genève, j'ai vraiment l'impression que notre présence dans ce pays est jugée indésirable. » La phrase est authentique ; nous l'avons entendue à Caux au mois de juin de l'an dernier. Sans la prendre au tragique, elle reflète un sentiment assez répandu, semble-t-il.

Les Genevois, c'est bien connu, ont la réputation d'être extrêmement réservés à l'égard de leurs semblables. Les étrangers ne sont pas les seuls à s'en plaindre.

On peut aussi reprocher aux Genevois de s'intéresser fort peu à ce qui se passe autour d'eux. La vie suisse, bien huilée, organisée, confortable, a ses avantages. Pourquoi risquer de se brûler les doigts en se penchant trop au dehors ?

Combien d'étrangers habitant à Genève ont-ils été reçus dans des foyers suisses ? Très peu, car beaucoup de gens semblent avoir la notion que pour recevoir, il faut nécessairement tuer le veau gras. Alors que les étrangers apprécieraient justement d'être reçus à la table de famille, sans façon. Mais il faut aussi, en toute équité, rappeler que Genève est une petite ville dont les possibilités n'ont absolument rien de comparable avec des capitales comme New York ou Paris.

Et puis, se connaître ne veut pas nécessairement dire que l'on s'en appréciera davantage. Il y a eu des déceptions de part et d'autre. Telle modeste famille suisse qui s'était serrée pour accueillir un étranger du tiers monde pendant quelques jours a été scandalisée de voir celui-ci se rendre dans un magasin pour y acheter une Omega en or. Et dans certains milieux, on est outré de voir tel fonctionnaire international anglophone habitant Genève depuis plusieurs années négliger de faire le moindre effort pour apprendre le français.

Indépendamment de ces questions de caractère, le problème de l'information mériterait d'être revu de fond en comble. Ce que le Genevois lit dans ses journaux au sujet des activités des Nations Unies et des organisations internationales est souvent ennuyeux et rébarbatif. Tout le monde ne s'intéresse pas nécessairement à la conférence sur les fonds marins ou aux négociations sur le cacao. Mais quand un jeune ministre aussi intéressant et dynamique que celui qui vient de présider la conférence régionale européenne du travail se trouve à Genève pendant plusieurs semaines (M. O'Leary, le ministre irlandais du travail), il est tout de même désolant que sa présence ne soit signalée qu'en quelques lignes.

Genève, une cité au destin exceptionnel ? Oui, mais celui-ci risque d'être gâché, faute de saisir à temps ce qui est en jeu.

Il est frappant de constater qu'au cours de leur histoire, les Genevois ont souvent rechigné devant l'appel à vivre au-delà d'eux-mêmes. Calvin, Rousseau et Henri Dunant en surent quelque chose !

Aujourd'hui — nous le disons en tant que Genevois — nous ne pouvons plus nous contenter d'accueillir nos hôtes dans le meil-

leur style hôtelier dont notre pays est capable. Il ne suffit pas non plus de jouer la carte de la vocation internationale de Genève simplement parce que celle-ci est essentielle à la politique étrangère de la Suisse.

Dans le contexte des événements actuels, ne devons-nous pas, Genevois et Internationaux, prendre conscience que nous avons terriblement besoin les uns des autres ? La quête d'un monde de paix et de justice qui s'exprime, souvent si mal, à travers les conférences et les travaux de Genève, est en fin de compte aussi notre affaire et notre responsabilité.

C'est pourquoi il ne s'agit pas seulement de parler de quelque vague amitié internationale ou d'ouvrir nos foyers aux personnes d'autres pays, mais de savoir si, quand elles viennent chez nous, elles trouvent des Genevois passionnément engagés à guérir les causes de la guerre, de la faim et de la division dans le monde.



Meyrin, une ville nouvelle là où n'existait qu'un village ; un tiers de ses habitants sont exemptés d'impôts.



L'un des moyens les plus naturels d'intégration : les écoles.

Pour la première fois...

Il n'est pas à la portée de chacun de recevoir des délégués à des conférences internationales, entend-on dire souvent. Ma femme et moi n'en avons certes pas les moyens financiers. Pourtant nous avons décidé que, puisque nous vivions à Genève, nous en ferions une priorité. Grâce à beaucoup d'amis qui nous ont aidés, ou nous ont donné généreusement argent, denrées et fleurs, nous avons toujours été en mesure de le faire. C'est ainsi qu'il y a quatre ans nous avons pu recevoir chez ma belle-mère, qui disposait d'un grand appartement, en six soirées, cent vingt délégués à la conférence internationale du Travail.

Pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils pénétraient dans un foyer suisse. Du coup, Genève prenait une dimension différente. Une amie, secrétaire d'une délégation, nous amena, à la dernière minute, un ministre africain perdu dans notre ville. « Tout à fait une atmosphère africaine », nous dit-il en partant, « car chez nous, on ne compte jamais le nombre d'invités, chacun est toujours le bienvenu, même si on ne l'attend pas. » Mais je me souviens surtout de cette soirée où vint un ménage syndicaliste d'un pays de l'Est. Ma belle-mère, petite fille de Gustave

Ador, élevée dans les règles de la bonne société genevoise, les reçut à bras ouverts. A la fin de la soirée, nos hôtes, communistes convaincus, disaient : « Pour nous, cette soirée marque une révolution ; dire qu'il est possible d'avoir un vrai dialogue dans une telle atmosphère de cordialité et de franchise, avec des gens d'une autre classe que nous qui avons grandi dans une famille de mineurs, nous ne l'aurions jamais cru possible. »

Nous sommes sincèrement convaincus de la nécessité du Réarmement moral pour le monde et nous savons, par expérience, que les idées qu'il incarne représentent un espoir certain pour l'humanité. Aussi voulons-nous donner l'occasion à nos hôtes d'apprendre à connaître Caux — où nous les invitons — et à savoir ce qui se passe dans le monde à travers des hommes qui cherchent à vivre selon des principes moraux absolus. Lors de chaque réception, nous montrons un film documentaire et nous faisons part de nos convictions. Il ne s'agit pas là de « propagande » pour un mouvement, mais de transmettre l'espoir que les situations peuvent être différentes, que les structures de la société peuvent se transformer quand les hommes changent. C'est si important de l'affirmer à Genève, où les conférences internationales sont toujours l'occasion de rassembler des problèmes et d'en débattre, mais moins souvent de présenter des solutions.

A la fin de la soirée, nos hôtes saisissent souvent l'occasion de s'exprimer. Voici ce que certains d'eux ont dit l'année dernière : « Si on veut vraiment connaître un pays, il faut voir les gens dans leur foyer, remarquait un délégué du Laos ; c'est ce que j'ai fait ce soir et je ne sais comment vous en remercier. » Un syndicaliste marxiste d'Asie : « Les problèmes sont si nombreux que nous ne savons pas par quel bout les empoigner. Ce soir, c'est comme une nouvelle tranche de vie qui s'est ouverte devant nous. »

« Il y a trois ans que je viens à des conférences internationales à Genève, disait encore chez nous un délégué de Tanzanie. Etre reçu pour la première fois dans un foyer suisse m'a fait une immense joie ; c'est comme si j'étais chez moi. Je suis chrétien, mais mes camarades sont musulmans ; vous nous avez rappelé ce soir une vérité valable pour tous, à savoir que si l'on veut changer le monde, il faut commencer par soi-même. »

Et ainsi de suite. Pour nous, c'est une expérience familiale très riche, à laquelle nous sommes reconnaissants de pouvoir associer nos enfants et nos amis, jeunes et vieux. En essayant de donner le meilleur de nous-mêmes, nous recevons bien sûr au centuple dans la confiance que nous témoignent des gens des quatre coins du monde. C'est pour nous dans la meilleure tradition genevoise.

P.-E. Dentan-Oltramaré

« L'essentiel, c'est de le vivre », dit-on souvent du Réarmement moral. Sans être une organisation minutieusement structurée, sans que ses adhérents soient fichés sur ordinateur, celui-ci n'en compterait pas moins, suggèrent certains,

TROIS MILLIARDS DE MEMBRES

par Philippe Lasserre

L'une des questions le plus souvent posées au sujet du Réarmement moral est celle-ci : « Combien avez-vous de membres ? » — « 100 millions au Japon », répondait Peter Howard aux journalistes qui l'interrogeaient à son arrivée à Tokyo. « Je crois que chacun sur terre a une certaine proportion de Réarmement moral dans les veines, affirmait-il, et dans cette perspective, je crois que le Réarmement moral est l'espoir de l'humanité. »

Dans ce sens, il ne faudrait pas mettre de lettre majuscule à Réarmement moral ; ce n'est pas un mouvement auquel on adhère et pour lequel on fait du prosélytisme, ni une déclaration ou une charte que l'on signe ; ce ne sont pas non plus des principes que l'on cherche à inculquer à d'autres ni un cheminement moral qu'on leur impose à coups de propagande. Non, c'est un état d'esprit mis en action, comme le disait Robert Schuman. Dès lors, il cesse d'être un mouvement, au sens habituel où on l'entend ; il est la manifestation d'hommes en action, d'êtres humains en mouvement dans une direction où Dieu les pousse. S'il y a adhésion, c'est celle du cœur et de l'esprit, celle qui naît dans le silence et qui rend possible ce qu'un diplomate appelait « le réflexe de réarmement moral en face des situations les plus difficiles ».

Pour illustrer ce propos, voici trois histoires, de personnes complètement différentes.

J'ai agi en tant qu'homme engagé

Au milieu des troubles qui sévissaient en France en mai-juin 1968, un quartier de Paris fut le théâtre d'incidents graves dont les répercussions auraient pu s'étendre bien au-delà des frontières françaises.

Belleville, dans le XX^e arrondissement, héberge depuis plusieurs générations, côte à côte, des familles israélites et arabes originaires de tous les pays du Maghreb et du Proche-Orient. Normalement, les deux communautés coexistent sans accroc.

Mais un jour de juin 1968, une bagarre dans un bistrot dégénère rapidement en émeute. Une douzaine de magasins et de cafés sont mis à sac et bientôt des

représentants des deux communautés, accourus de toute la région parisienne, se rassemblent en formation de combat. Des bouteilles d'essence sont transformées en cocktails Molotov. On n'attend que le mot d'ordre pour attaquer.

Cependant, la bataille rangée n'aura jamais lieu. L'hebdomadaire *L'Express*, dans son édition spéciale de juin 1968, parle de l'arrivée sur place de plusieurs centaines de CRS et gardes mobiles et des rafales de grenades lacrymogènes qui aidèrent à dégager les rues centrales du quartier.

En fait, c'est grâce à l'intervention de M. Mohamed Masmoudi, alors ambassadeur de Tunisie en France, que le pire est évité ce jour-là. Celui-ci, à deux reprises, se rend en personne sur les lieux de l'émeute afin de calmer les esprits. Bien que la police l'informe qu'elle ne peut plus garantir sa sécurité, il va parler aux responsables des deux communautés. Au moment où la France est en difficulté, leur dit-il en substance, les étrangers qui résident sur son territoire ne peuvent pas se permettre de lui en créer de nouvelles.

« Ce n'est pas en tant qu'ambassadeur que j'ai pris l'initiative d'aller me jeter entre deux colonies sur le point de s'affronter à coup de bidons d'essence et de couteaux, devait-il raconter plus tard à un groupe de jeunes du Réarmement moral. En tant qu'homme, j'ai cru que je pouvais dire certaines choses à ces Juifs et à ces Musulmans, et je l'ai fait. Bien que je ne l'aie pas fait en qualité d'ambassadeur, j'ai constaté que l'action que j'avais menée en tant qu'homme engagé, conscient, était aussi une belle action en tant qu'ambassadeur. »

Un sens à mon travail

M^{lle} Violette Rosset, infirmière lausannoise, se trouve depuis 1972 au Bangladesh, où elle est conseillère et déléguée de la Croix-Rouge suisse dans un hôpital à Dacca, la capitale.

Auparavant, M^{lle} Rosset avait été infirmière-chef du service d'obstétrique et de gynécologie à l'Hôpital cantonal de Lausanne. « Les Bengalis, dit-elle, ont

connu tout un passé de domination. Du temps des Anglais comme pendant l'ère pakistanaise, ils estiment avoir toujours été mis au rang des incapables. Ces sentiments existaient aussi dans l'hôpital où je travaillais, un établissement géré par la Croix-Rouge du Bangladesh avec un personnel bengali et un petit nombre de responsables suisses.

» Quand je suis arrivée, l'équipe était plutôt mal en point et on pouvait se demander comment remonter la pente. Cela a été difficile jusqu'à ce que nous comprenions ce que signifiait vraiment le rôle de conseiller ; il s'agissait avant tout de juger de la capacité de chacun et, à partir de là, d'aider ceux qui travaillent avec nous à donner le meilleur d'eux-mêmes ; c'est plus difficile que de donner des ordres. Cela voulait dire pour nous d'être conscients des fautes que nous commettions et d'essayer, avec eux, de les réparer. Ce qui m'a aidée, je crois, c'est la décision que j'avais prise de ne jamais parler du Réarmement moral, mais de le vivre intensément.

» Il s'agissait avant tout de résoudre les problèmes en groupe au lieu de les trancher toute seule. Problèmes qu'on retrouve dans tous les hôpitaux du monde : hygiène, honnêteté dans le travail et dans l'administration, rapports entre membres du personnel. Le travail d'équipe doit devenir la règle de façon beaucoup plus répandue dans le domaine hospitalier. La tâche de l'infirmière permet des prolongements : grâce aux liens d'amitié qui ont pu se créer, par exemple, j'ai vu des situations familiales s'éclaircir, des rancunes se dénouer, des réconciliations s'opérer.

» Certains Bengalis sont angoissés lorsqu'ils pensent à l'avenir et ils cherchent à s'expatrier. Mais les autres veulent rester et aider à la reconstruction du pays. C'est après avoir été à Caux, où j'ai pris conscience de la relation qui existe entre le comportement personnel et le destin global de l'humanité, que j'ai trouvé le courage d'aller au Bangladesh. C'est cela qui donne un sens à mon travail. »

Au Kenya, chaque homme a sa part

M. Alan Knight, raconte le quotidien de Nairobi *Daily Nation* dans un numéro spécial publié à l'occasion du dixième anniversaire de l'indépendance du Kenya, est établi dans le pays depuis 1922. Il a fait de sa ferme de Mandari, établie sur une terre défrichée par son père, une exploitation prospère (1000 têtes de bétail, 3000 poulets, maïs, tournesol). « J'aime ce pays, dit-il, j'aime y faire mon travail de fermier, bien que je ne sache pas si je vais y rester jusqu'à mon dernier jour. » Agé de 58 ans, des sourcils broussailleux et des yeux bleu-acier qui expriment une recherche intense, Knight est un homme d'une vigueur peu commune. « La chose importante, poursuit-il, n'est pas de savoir si l'homme blanc va demeurer encore long-

temps en Afrique, mais s'il est capable de changer et de vivre selon les directives divines pour construire un monde meilleur. Alors seulement sa place et sa contribution au pays dont il est l'hôte deviennent évidentes ; car chaque homme, quelle que soit la couleur de sa peau, a sa propre contribution à faire. »

En 1953-1956, Knight avait été le commandant du camp de détention de l'Athi River où il était responsable de 2000 terroristes mau-maus capturés par les Anglais. C'est à ce moment qu'il reçut, comme il le décrit lui-même, « un choc moral colossal ». « Pour la première fois, je me suis rendu compte de la responsabilité qu'encouraient des gens comme moi, qui avaient vécu pendant des années dans ce pays et qui avaient amassé autour d'eux le malheur et la haine. J'ai vu les fruits amers de mon égoïsme.

» Cette prise de conscience, dans laquelle j'avais été aidé par des amis du Réarmement moral, m'a amené à mesurer le prix de l'esprit de domination, d'arrogance et de supériorité de l'homme blanc vis-à-vis des Africains. Dieu m'ordonna très clairement de demander pardon pour mon attitude égoïste aux Mau-Maus qui se trouvaient dans le camp. J'avais extrêmement peur des réactions de mes collègues blancs qui pourraient me traiter de traître. Mais, prenant mon courage à deux mains, je rassemblai un matin tous les Mau-Maus. Et je leur demandai pardon pour l'égoïsme de l'homme blanc et exprimai l'espoir que nous pourrions tous apprendre à vivre ensemble comme les enfants d'un même Dieu.

» Puis les prisonniers se dispersèrent et un groupe s'avança pour me serrer la main. L'un d'eux me dit : « Si vous êtes absolument sincère, alors nous sommes » avec vous à 100 %. Il n'y a qu'un seul Dieu et Dieu » n'est pas celui des Blancs ou des Noirs, il est le Père » de tous. »

» Ce dixième anniversaire de l'indépendance du Kenya est bien sûr, affirme maintenant Alan Knight, l'occasion pour nous d'applaudir notre président pour la façon dont il nous a constamment rappelé la nécessité de vivre dans l'union. Mais n'est-ce pas aussi l'occasion pour nous de faire passer ces merveilleuses intentions dans la réalité des faits et de vivre de telle sorte que le changement se répande autour de nous ? »

Le levain dans la pâte

« Je ne veux pas voir dans le Réarmement moral une destination, disait Peter Howard, mais une route, une route sur laquelle tous peuvent cheminer. Non pas la vérité suprême, mais une façon d'orienter chacun vers la vérité, un champ de bataille pour tous. » Dans cette perspective, le Réarmement moral est une « force » d'hommes et non un mouvement, un levain dans la pâte et non une nouvelle doctrine, une tâche pour chacun et non la spécialité d'un petit nombre.

Avec Mère Teresa de Calcutta



Lars Rengfelt

En conversation avec une artiste de Chant de l'Asie

Pour le monde entier, le nom de Mère Teresa est synonyme d'un dévouement qui va bien au-delà de ce qu'on croit humainement possible. A Calcutta, ses Missionnaires de la Charité prononcent, en plus des trois vœux traditionnels, celui de se mettre entièrement et de tout cœur au service gratuit des pauvres. C'est ainsi qu'elles ont ouvert un « Foyer des mourants » où elles ont accueilli jusqu'ici plus de cinquante mille personnes, ramassées dans les rues, condamnées à mourir de faim et de misère. La moitié de ces moribonds ont pu survivre, grâce aux soins dont ils furent l'objet. Deux mille orphelins, souvent des nouveau-nés trouvés dans les poubelles, ont été recueillis et soignés. Chaque jour, les Missionnaires de Mère Teresa nourrissent 2500 personnes dans les rues; elles soignent 15 000 lépreux régulièrement.

Pour l'écrivain britannique Malcolm Muggeridge, qui a consacré à Mère Teresa un ouvrage passionnant, c'est « une religieuse plutôt frêle, ni particulièrement intelligente, ni particulièrement douée dans l'art de la persuasion; avec, pour tout bagage, le rayonnement de la charité chrétienne. Simplement prête à suivre son Seigneur et à le reconnaître dans le mourant abandonné sur le trottoir; à entendre, dans le cri de l'enfant égaré, celui du petit de Bethléhem; à reconnaître dans les moignons des lépreux, les mains qui surent rendre la vue aux yeux aveugles, guérirent la chair malade et les membres infirmes.

« Ce dont les pauvres manquent, dit volontiers Mère Teresa, plus que de nourriture, de vêtements et d'abri (encore qu'ils manquent de tout cela aussi, et gravement), c'est de se sentir nécessaires, de se sentir aimés. C'est l'état de banissement que leur impose leur pauvreté qui les ulcère le plus. »

« Tous sont pour elle les enfants de Dieu, pour qui est mort le Christ; tous méritent tout amour, continue l'auteur britannique. Si, pour Dieu, chaque cheveu de leur tête est compté, si aucun n'est exclu du salut que propose la Croix, qui osera les exclure sur terre des faveurs et de la considération des hommes? Qui jugera que leur vie inutile ferait mieux de s'achever ou de n'avoir pas commencé? »

« Je n'ai jamais trouvé de sens plus par-

fait à l'égalité humaine que dans les relations de Mère Teresa avec les pauvres. Son amour pour eux, reflétant l'amour de Dieu, en fait des égaux. »¹

Il y a quelques semaines, certains des membres de la troupe de *Chant de l'Asie* ont rendu visite à Mère Teresa. « C'est une expérience qui vous rend humble, raconte une jeune Indienne qui a assisté à la visite. Les rides de son visage racontent 1001 histoires. Elle rayonne une paix indescriptible. Plus mince et plus agile qu'on ne l'imagine, elle se déplace avec rapidité. Lorsque nous avons traversé la cour pour visiter avec elle l'orphelinat, les deux jeunes qui marchaient

à ses côtés ont dû littéralement courir. Avec les enfants, elle a un contact magnifique. Ce qui l'encourage le plus, c'est le fait que des familles indiennes de caste élevée ont adopté des enfants de son orphelinat et que maintenant, à Calcutta, on ne passe plus à côté des mourants sans rien faire comme il y a trois ou quatre ans: on prévient la police ou on les amène directement aux Missionnaires de la Charité. »

Nous reproduisons ci-dessous les paroles que Mère Teresa a prononcées ce jour-là à l'adresse de la troupe de *Chant de l'Asie*.

¹ Malcolm Muggeridge: Mère Teresa de Calcutta, Ed. du Seuil, Paris.

« Dieu ne peut rien mettre là où tout est déjà plein »

Votre travail est amour et joie. Votre travail et le nôtre se complètent. Ce que nous faisons, le monde en a plus que jamais besoin. Vous donnez la joie aux hommes par votre action; nous la leur donnons en les servant. Ce que vous faites en chantant et en dansant, nous le faisons en frottant et en nettoyant.

C'est un précieux talent que vous avez reçu. Veillez à ne pas le perdre. On ne voudra pas de vous n'importe où dans le monde et cela aussi, c'est un talent. C'est beau de pouvoir donner la joie aux gens. Je suis sûre que grâce à vous beaucoup se sentent soulagés. Et ce talent, seules les richesses peuvent vous en priver. Aussi longtemps que vous acceptez d'être vidés de vous-mêmes et d'être remplis de Dieu, vous garderez ce talent. Du jour où nous nous enrichissons, nous perdons quelque chose et nous mourons.

Les richesses, qu'elles soient matérielles ou spirituelles, peuvent vous suffoquer si elles ne sont pas utilisées de la bonne façon. Je loue Dieu de ce que vous avez accepté votre appel. Restons le plus vide possible pour que Dieu puisse nous remplir. Même Dieu ne peut rien mettre là où tout est déjà plein. Car Il ne s'impose pas à nous. C'est vous qui allez remplir le monde de l'amour que Dieu vous a donné.

Le travail du Réarmement moral se fait

avec discrétion et avec amour! Il est d'autant plus pénétrant qu'il est plus discret. Vous le donnez aux gens, et c'est à eux de l'absorber. Les gens n'ont pas tellement envie de nous voir, mais ils ont faim et soif de ce que Dieu veut leur donner au travers de nous. Soyons des instruments de Dieu, cela est si beau.

Notre mission est une mission d'amour et de paix. Vous apportez cette lumière dans l'obscurité d'aujourd'hui. Nous aussi, par nos œuvres de charité, nous servons le même Maître. Comme Christ nous l'a enseigné, Il est le cep et nous sommes les sarments. Chacun de nous est un sarment qui pourra produire pour le monde les fruits d'amour du Christ.

Sur toute la surface du globe, les hommes ont faim de l'amour de Dieu. A votre façon, vous apaisez cette faim en répandant la paix et l'amour. A notre façon nous exprimons cet amour en nous mettant au service des malades, des mourants et des rejetés. Ainsi nous nous complétons les uns les autres. Prions donc les uns pour les autres et aidons-nous par notre honnêteté. Alors nous conquerrons le monde et lui donnerons le message que Dieu est amour, qu'Il aime chacun de nous comme nous nous aimons les uns les autres et comme Il nous a aimés.



N'oubliez pas l'Islande

Une délégation du Réarmement moral, comprenant notamment M^{me} Irène Laure, ancienne secrétaire des femmes socialistes de France, vient de passer une semaine en Islande. Les nombreux contacts que ces quelques personnes ont eus ont révélé à quel point l'Islande et les problèmes qui se posent à elles méritaient l'attention. A la question : Que pouvons-nous faire pour votre pays ? On leur a répondu : il faut encourager les Européens du continent à mieux nous connaître et à mieux nous comprendre. Au cours de leur séjour, M^{me} Laure et ses compagnons ont assisté à un dîner organisé par le ministre des Affaires sociales auquel participaient notamment le secrétaire de l'Association patronale islandaise ainsi qu'un député et dirigeant syndicaliste bien connu. Ils ont eu une entrevue au Ministère des Affaires étrangères et ont été reçus par les responsables des associations féminines ainsi que par les ouvrières d'une conserverie.

Enfin, le président de la République islandaise, M. Kristjan Eldjarn, a accordé une audience à M^{me} Laure dans sa résidence des environs de Reykjavik.

M^{lle} Marie-Claude Borel, qui accompagnait M^{me} Laure, nous a envoyé ses notes de voyage, dont nous reproduisons ci-dessous l'essentiel.

Très fiers de leur histoire et de leur culture comme de leurs geysers, qui leur permettent de chauffer leurs maisons et de faire pousser des bananes à quelques kilomètres du cercle polaire, les Islandais sont les descendants de conquérants vikings qui, au IX^e siècle, chassèrent de l'île les premiers colons, des moines irlandais. Dernier pays européen à avoir été découvert, l'Islande est aussi le pays dont le parlement, l'*Althing*, est le plus ancien du monde, puisqu'on en a fêté le 1000^e anniversaire en 1930 !

Peuplée de 208 000 habitants, membre de l'OTAN mais dépourvue d'armée, l'Islande joue un rôle stratégique important, à mi-chemin entre la Russie et l'Amérique. Aussi, le peuple islandais a-t-il peur : peur d'une éventuelle suppression de l'importante base américaine (3000 hommes), souhaitée par les deux ministres communistes du gouvernement de centre-gauche de M. Johaneson ; peur des vaisseaux soviétiques qui croisent au large de leurs côtes ; peur aussi de la concurrence, surtout anglaise et alle-



Geysers : pas de problème de chauffage

mande, dans les eaux poissonneuses de l'Atlantique Nord.

Sur le plan économique, la pêche constitue 85 % du revenu national et occupe 14 % de la population. L'agriculture permet aux Islandais de se suffire à eux-mêmes. Avec 800 000 moutons en pâture sur l'île, la production lainière est importante. Des industries s'implantent de plus en plus (conserveries, aluminium, chimie).

Outre la question de la présence américaine sur l'île, c'est l'avenir des pêcheries qui pose au pays le problème le plus grave. La délimitation des eaux territoriales a été l'objet d'âpres disputes avec l'Angleterre. Les pêcheurs islandais, dont la plupart ne sont encore que des artisans, se sentent menacés et craignent que les mers ne se vident trop rapidement leurs poissons et que les accords internationaux ne soient établis qu'au profit des grandes nations. Aussi attendent-ils beaucoup de la conférence internationale qui se tiendra en juin à Caracas, au Venezuela.

Grâce aux nappes souterraines d'eau chaude dont l'île est pourvue et qui alimentent centrales thermiques, chauffage des villes et des serres et grâce à son potentiel hydro-électrique, l'Islande n'est pas dépendante du pétrole au même degré que la plupart des autres pays européens. Pourtant, elle a besoin de mazout pour les transports (il n'y a pas de chemin de fer sur l'île) et pour les bateaux de pêche. Il y a quelques années, l'Islande recevait 20 % de son pétrole de Russie. Aujourd'hui, elle ne lui en achète plus que 6 %, uniquement sous forme de carburant diesel. Et il semble que les Russes menacent de suspendre leurs approvisionnements si les Islandais maintiennent la base de l'OTAN sur leur territoire.

Dans ce pays attachant malgré ses paysages dénudés, les solutions espérées se trouveront dans la mesure où chacun saura surmonter ses peurs. Alors l'Islande pourra jouer un rôle dans la ligne de ce que Frank Buchman entrevoyait pour les pays nordiques : être un réconciliateur entre les nations.

Soljénitsyne chez nous

Prompts à critiquer avec Soljénitsyne les tares de la société soviétique, serons-nous capables d'écouter, de comprendre et d'accepter les critiques impitoyables qu'il ne manquera pas, espérons-le, de nous faire, que nous nous disions de droite ou de gauche, modérés, engagés ou révoltés ? Seule la nature de notre réaction révélera si vraiment notre monde occidental est meilleur que le monde soviétique.

Tenons-nous bien : Soljénitsyne est arrivé.

Journal de Genève
(Jean-Claude Buffle)

Il faut le dire avec simplicité et avec foi : ceux qui approuvent la mesure dont Soljénitsyne a été victime, ceux qui s'y résignent, ceux qui trouvent réconfortant qu'on en arrive à ne plus fusiller les opposants, ceux qui estiment que le salut des Chiliens torturés, des Grecs et des Espagnols opprimés, des travailleurs européens exploités passe par la réalisation d'une société où l'on peut bannir un Soljénitsyne, tous ces hommes ne sont pas des nôtres. Ils n'ont aucune qualité pour incarner les aspirations populaires. Ils ne veulent pas ce que nous voulons et, finalement, s'ils nous traitent en ennemis, ils ont raison.

Le Nouvel Observateur
(Jean Daniel)

Soljénitsyne... un empêchement de programmer en commun.

La Nation

Ici, c'est un pays où l'on peut parler, alors je me tais.

Soljénitsyne à son arrivée en Suisse

Autour du monde avec le Réarmement moral

Brillante première à Delhi

Neuf cents personnes se pressaient à la première du spectacle *Chant de l'Asie* à La Nouvelle-Delhi. Un public caractéristique de la capitale indienne avec ses diplomates — ils venaient de quarante-cinq pays — ses hauts fonctionnaires, ses industriels et ses journalistes. Le président de la Cour suprême, le chef de l'état-major de l'armée de terre, les évêques catholiques de Delhi et d'Agra et plusieurs ministres fédéraux étaient parmi les spectateurs. A la fin de la représentation l'ambassadeur du Laos à Delhi dont la fille aînée est dans la troupe, a pris la parole : « N'est-il pas étonnant de voir en deux heures et demie les joies, souffrances et l'espoir d'une Asie en marche ainsi exprimés ? » s'est-il exclamé.

Le spectacle qui présente des scènes de la vie turque aussi bien que chinoise, néo-guinéenne et cambodgienne a été créé par quarante-cinq jeunes Asiatiques venus des quatre coins du continent. Il se termine par un moment de silence. « Car l'Asie peut se faire entendre non par l'explosion des bombes et les cris de ceux qui souffrent, mais la voix intérieure qui parle à chacun », peut-on lire dans le programme. Les spectateurs sont restés longtemps à la fin de la représentation pour parler aux acteurs. « Pour la première fois, nous avons vu l'Asie dans toute sa réalité, affirmait un fonctionnaire du Ministère des affaires étrangères. Les graines que vous avez semées croîtront. Leurs racines s'éten-

dront comme celles du banya. »

Tandis qu'un député déclarait : « En voyant *Chant de l'Asie* la moitié de la haine que j'avais au cœur a fondu. Le reste aura disparu avant que je regagne mon foyer. Vous avez brisé totalement ce qui m'enchaînait. » Au cours des derniers mois, la troupe a donné des représentations à Madras, Calcutta, à Jamshedpur, le centre de la sidérurgie indienne, en Assam. Partout où elle a passé, des transformations notables se sont opérées dans les familles, les universités et dans le climat social. Son séjour à Delhi durera six semaines.

L'Asie a besoin de nous

Huit Français participent en ce moment à l'action du Réarmement moral, certains en Inde, d'autres au Vietnam. Ils ont lancé un appel à leurs compatriotes leur demandant de soutenir financièrement l'action de *Chant de l'Asie* dont la tournée est appelée à déborder les frontières de l'Inde.

Cet appel a suscité un vif écho en France. Un étudiant a rassemblé trente de ses camarades le jour de son anniversaire pour en parler. Une jeune fille a donné les 500 F que ses parents lui avaient offerts à son baccalauréat. Une secrétaire a entièrement vidé son compte en banque. Un artiste a décidé de donner l'argent qu'il avait mis de côté pour acheter une voiture. Une mère de famille qui ac-

quérait une nouvelle cuisine a pensé que puisqu'elle avait assez d'argent pour cela, elle se devait de consacrer la somme équivalente à *Chant de l'Asie*. A l'heure où nous écrivons, grâce à ces gestes et à bien d'autres, la somme de 21 000 FF a été réunie. Ceux qui désirent s'associer à cet effort, peuvent envoyer leurs contributions à « Réarmement moral — *Chant de l'Asie* », 68, boulevard Flandrin, 75116 Paris.

De Nantes à Kano

Un électricien EDF de Nantes, Michel Henault, vient de faire une tournée dans la région de Kano (Nord-Nigeria), aux côtés d'une personnalité éthiopienne et d'un instituteur nigérien pour présenter le film *Liberté* en langue haoussa à la population. Les trois hommes répondaient ainsi à une invitation qui leur avait été adressée par l'émir de Kano. D'ici mars, ils vont remettre des invitations pour la rencontre de Caux à des leaders des Etats africains francophones proches du Nigeria, notamment le Niger et le Togo. La demande faite par Michel Henault pour sa mise en congé sans paie pendant trois mois lui a donné l'occasion d'informer ses collègues qui se sont spontanément cotisés pour l'aider à couvrir une partie des frais du voyage ; de son côté il a vidé son compte en banque.

Conférence à Pretoria

La presse sud-africaine, tant de langue afrikaans qu'anglaise, a annoncé la

conférence internationale pour le Réarmement moral organisée par des Sud-Africains de toutes les races qui se tiendra du 9 au 15 avril à Pretoria. Les délégués, au nombre desquels figureront plusieurs personnalités de pays d'Afrique noire, logeront à l'Hôtel Burgerspark, où avaient déjà logé les participants aux Jeux sud-africains multiraciaux de l'année dernière. La presse a annoncé la participation de M. Rajmohan Gandhi, de Bombay, de l'évêque anglican de Lagos, Mgr Kale, de M. Conrad Hunte, des Antilles, de M. Wolrige-Gordon, député britannique.

Dans le Jura suisse

Moutier, chef-lieu d'un des sept districts jurassiens dont l'avenir politique fait l'objet d'un débat national, avait été choisi comme lieu de rencontre, le 10 février, d'une centaine de Suisses. Plusieurs des participants venaient dans cette région pour la première fois et, si le but de leur journée était de faire le point de l'action du Réarmement moral en Suisse, il était tout autant de mieux comprendre et connaître les problèmes particuliers du Jura. A cet égard, ils purent entendre un exposé extrêmement clair sur la question jurassienne par M. Pierre Paupe, maire de Montfaucon et rédacteur du *Franco-Montagnard*, journal de Saignelégier. M. Henri Gorgé, directeur des écoles secondaires de Moutier et président de *Pro Jura*, parla de l'histoire de la ville et de son prestigieux héritage.

« Qui va gouverner la Grande-Bretagne ? »

« Il n'appartient pas au parti travailliste ni au TUC (Confédération des syndicats) de résoudre les problèmes du capitalisme. Leur devoir c'est de créer les conditions nécessaires à la chute d'un système qui a prouvé son inefficacité », déclarait récemment Mick McGahey, le vice-président du syndicat des mineurs britanniques.

On ne saurait décrire plus clairement l'enjeu idéologique de la crise britannique. Certains l'ont compris, et réagissent. Quelques jours avant que M. Heath annonce les élections législatives du 28 février, le *Guardian* et le *Times* ont publié sur une demi-page une déclaration intitulée : « A qui revient-il de gouverner la Grande-Bretagne ? » « Une nation ne peut pas vivre égoïstement tout en exigeant qu'une partie des siens se conduise différemment », souligne la déclaration en affirmant la nécessité pour chaque citoyen de reconnaître ses erreurs, et de changer.

« Certains estiment qu'une telle ligne de conduite n'aboutira qu'à une série de changements individuels, poursuit-elle. En fait, une transformation radicale de la nature humaine produirait les résultats suivants :

— Des dirigeants dont les actes correspondent aux paroles, ce qui leur gagnerait instantanément la confiance de l'homme de la rue.

— Des citoyens assez désintéressés pour encourager leurs chefs à dire les choses telles qu'elles sont et à regarder au-delà de l'intérêt national.

— Des employeurs aussi épris de justice sociale que le sont des militants de gauche.

— Des syndicalistes qui luttent pour que les Britanniques se mettent au travail, parce qu'ils sont conscients des besoins de l'humanité.

Une minorité unie pourrait montrer la voie aux millions de gens encore silencieux... Nous avons le choix entre nos voies humaines et les voies divines. Pourquoi pas une Grande-Bretagne gouvernée par des hommes dirigés par Dieu ? »

Signé « Réarmement moral », ce texte, dont la publication a été financée par des centaines de dons individuels, a suscité un vif intérêt dans le pays. Des stations de radio l'ont diffusé. Des pasteurs en ont

fait le thème de leur sermon dominical. Il a été envoyé à tous les membres du parlement. Plus de 400 personnes ont déjà écrit aux bureaux du Réarmement moral à Londres.

Dix jours auparavant, soixante-quatorze syndicalistes avaient envoyé un message aux principaux journaux du pays. « Nous en avons assez des hommes de tous bords qui essaient de forger des solutions en maintenant une attitude intransigeante ou en s'accrochant à de vieux ressentiments..., déclaraient-ils. Beaucoup de gens dans la crise actuelle se sont mis, et d'autres avec eux, dans des positions telles qu'ils ne veulent plus perdre la face. Mais peut-être, s'ils renonçaient à damer le pion à leur adversaire, et



Jack Carroll, docker anglais

cherchaient comment nous sortir tous de ce pétrin, pourraient-ils s'en tirer eux-mêmes. »

La déclaration a été reproduite sous les titres les plus divers : « Nous sommes tous à blâmer » « Des syndicalistes avec un message » « La Grande-Bretagne a besoin d'hommes courageux ». Un des signataires, Jack Carroll qui a été le meneur d'une grève sauvage dans le port de Bristol avant d'y diriger le syndicat officiel des dockers, a engagé une active correspondance avec les lecteurs du *Bristol Evening News*. Il a fait parvenir un exemplaire du journal qui avait publié la déclaration en première page à M. Edward Heath qui lui a répondu tout en envoyant un double de sa lettre à l'*Evening News*. « Je suis parfaitement d'accord avec vous, écrit le premier ministre, quand vous dites que le pays a besoin de voir des hommes et des femmes de courage s'affirmer. Nous n'y parviendrons que lorsque les gens seront disposés à considérer leurs intérêts à la lumière de ceux de la nation. »



Eminence 

Trois-Rivières : au cœur du secteur Hertel

« Bienvenue au Cash » : un panneau délavé signale le bureau du Comité d'action sociale du secteur Hertel, un des quartiers les plus pauvres de Trois-Rivières, petite ville située à 150 km de Montréal. Trois marches en bois et l'on franchit la « galerie », pas de porte typiquement québécois, qui mène à l'entrée du bureau. Je surprends là M^{me} Jacqueline Pellerin, la présidente du Comité en train de grignoter son déjeuner, des frites et du poisson en cornet, qu'elle repousse sur un coin de table pour m'accueillir. Des voisins dans la chambre contiguë « jasant ». Le téléphone sonne sans cesse. Tantôt il s'agit d'une demande de renseignements adressée par un des services de la ville, tantôt de l'organisation d'une séance de cinéma pour les enfants du quartier ou de l'appel à l'aide d'une mère de famille débordée de soucis. « Je suis une femme *ben* ordinaire », me déclare d'emblée M^{me} Pellerin, une forte femme dans la quarantaine, aux cheveux légèrement grisonnants et au joli sourire. Mariée à un alcoolique, elle a élevé seule, ou presque, ses quatre enfants, ce qui ne l'a pas empêchée pendant quatorze ans de s'occuper d'autres femmes d'alcooliques, partageant avec elles ses soucis, ses expériences, et surtout sa gaieté naturelle. Pour subvenir aux besoins des siens, elle a fait des ménages. « J'étais une sténographe de plancher », dit-elle. En 1971, une nouvelle tâche va galvaniser son énergie. Un prêtre et deux séminaristes viennent s'installer au secteur Hertel menacé de démolition à cause de l'insalubrité de ses logements. La population, composée essentiellement de familles à faible revenu, de veuves et de personnes âgées, s'inquiète, sans savoir comment réagir. Le prêtre et ses deux compagnons, au cours des mois suivants, vont l'aider à s'organiser et à exprimer ses besoins aux autorités. M^{me} Pellerin sera une des premières à travailler avec eux. « Il fallait des leaders pour mener l'action. J'avais plus de temps à donner que d'autres et je suis devenue le haut-parleur de toute la « gang », explique-t-elle.

Pendant plusieurs mois, M^{me} Pellerin et quelques autres habitants du quartier se réunissent avec le prêtre et les séminaristes. Ensemble, ils découvrent les possibilités

que la loi et les institutions canadiennes offrent à des citoyens aussi démunis que ceux du secteur. Puis, ils soumettent à l'approbation de ces derniers un plan d'action. Ils vont tirer parti d'un programme lancé par le gouvernement fédéral pour enrayer le chômage et encourager les « assistés sociaux » à se prendre en charge : les projets d'« Initiative locale » ou de « Perspective jeunesse » qui, s'ils sont approuvés officiellement, sont financés par Ottawa.

Le premier projet permet d'engager et de rémunérer une trentaine de personnes du quartier, des jeunes surtout, et une quinzaine d'autres venues de l'Université voisine. « Notre priorité, c'était les jeunes poursuit mon interlocutrice. Les familles étant trop grosses, les parents n'avaient pas le temps de s'en occuper comme il faut. D'où une forte délinquance juvénile et de fréquents combats de rue. » Pendant tout l'été 1971, ils travailleront encadrés par des adultes dont M^{me} Pellerin et plusieurs autres mères de famille. Certains rédigent un « dossier social ». C'est ainsi qu'ils découvrent que 35 % des hommes du quartier sont au chômage. D'autres développent des activités de loisir et créent un terrain de sport. D'autres encore jouent le rôle d'informateurs exposant les ressources qu'offrent la « loi d'aide sociale » et les différents services de la ville.

Le Cash en pleine action

C'est à cette époque que le Cash est créé et M^{me} Pellerin portée à sa présidence, ce qui la remplit d'une légitime fierté. Si certaines actions sont encore financées par le gouvernement, beaucoup d'autres se poursuivent sur une base bénévole et M^{me} Pellerin me fait voir le livre où des dizaines de travailleurs volontaires ont inscrit leur nom. Certains animent l'atelier des jeunes ouvert le soir, et équipé de « moulins à coudre » pour les filles et d'outils pour les garçons ; d'autres s'occupent de la garderie d'enfants. D'autres se consacrent à la restauration d'immeubles et la réparation de meubles usagés. M^{me} Pellerin les connaît tous. Ses enfants sont du nombre.

« On me demande comment je gagne la



M^{me} Pellerin à Caux en 1972

confiance des gens, dit-elle. C'est simple. Je peux dialoguer avec les débardeurs aussi bien qu'avec leurs femmes parce que j'ai parcouru les bateaux dans le port jusqu'au fond des cales. J'ai visité les usines de la région et j'ai même été à l'université. Un prêtre m'a invité à suivre deux cours de théologie avec ses étudiants. J'ai fait de même pour le Réarmement moral. On m'a montré le film sur l'action des dockers de Rio et j'ai vu qu'il y avait du bon sens. Quand j'ai vu des diapositives sur Caux, j'ai décidé d'aller là-bas pour me former et rapporter tout cela aux gens du secteur. J'ai vendu un terrain laissé par ma mère — tout ce que je possédais — et j'ai payé mon voyage de mes propres mains. Caux m'a aidée énormément. J'étais un caractère pas mal agressif par la misère que j'avais eue dans ma vie. Je vivais avec une haine dans le cœur. J'ai réalisé que c'était pas tant la société qui était injuste plutôt que nous autres on savait pas comment se défendre et utiliser les possibilités qu'on a. Alors, au lieu de se défendre par le dialogue, on se défendait par la haine. » M^{me} Pellerin profite de son voyage pour se rendre également en Irlande du Nord où son franc-parler et ses expériences font la plus vive impression sur des gens qui ont eux-mêmes beaucoup « enduré ».

Tous pour une

La plus grande preuve de solidarité des gens de son quartier, elle la reçoit à son retour de Suisse quand ils se cotisent pour remplacer la pension mensuelle accordée par le gouvernement et qui lui avait été supprimée à la suite de son absence à l'étranger. « Ça, je ne l'oublierai jamais », s'exclame-t-elle.

Le Cash a préparé cet automne deux nouvelles « initiatives locales » qui, si elles sont

Les huit péchés capitaux de la civilisation

approuvées par l'Etat, permettront d'employer 55 personnes à des tâches variées, telles l'entretien des deux patinoires récemment installées par la Municipalité, la remise en état d'immeubles, et la surveillance de la garderie d'enfants.

« Il faut motiver les gens au travail, insiste M^{me} Pellerin. Quand ils ont recommencé à gagner leur vie dans le cadre d'une initiative locale, ils retrouvent plus facilement un emploi permanent dans la région. Mon action continuera même quand je ne serai plus là. Ceux qui ont travaillé ici ne l'oublieront pas. Ceux qui ont été dépannés en dépanneront d'autres à leur tour. Car ce qu'on veut, c'est pas juste un groupe qui reste entre nous. C'est un changement qui passe de personne en personne. »

**

Le prêtre et les deux séminaristes mentionnés par M^{me} Pellerin se consacrent aujourd'hui à d'autres ministères. J'ai rencontré l'un d'entre eux, Jean-Pierre Guay, qui sera ordonné prochainement.

« Nous voulions vivre la théologie, m'a-t-il dit, pas seulement l'étudier. Nous préparer à être prêtres, c'était comprendre les aspirations de ceux que nous allions servir. Nous avons choisi de nous installer dans le secteur Hertel parce qu'il avait été complètement négligé bien qu'on ait parlé des années durant de le restaurer. L'expérience que nous avons entreprise là n'a pas résolu tous les problèmes, mais elle a été au fond des choses parce qu'elle a poussé les gens à faire un retour sur eux-mêmes et leur façon de vivre. Ce n'était pas tant la rénovation extérieure d'un quartier qui comptait que la qualité de vie communautaire qui s'y développait. Il y a eu certaines difficultés ; des personnes se sont engagées dans les projets poussées par l'intérêt personnel plutôt que par le désir de servir la communauté. Mais cela nous a tous forcés à réfléchir, à prendre conscience du mal qu'il y a en nous — jalousie, goût du pouvoir, de l'argent — et des exigences de Dieu pour notre vie. Il y a eu des réconciliations, des demandes de pardon.

« J'ai fait au secteur Hertel l'expérience d'une foi dépouillée de ses rites et du support que donne un milieu social, mais ramenée à l'essentiel : l'expérience vécue d'une conversion personnelle. Se dire croyant, c'est préférer chaque jour à nouveau l'intérêt de la communauté à son propre moi. »

Catherine Guisan

Konrad Lorenz, Prix Nobel de médecine 1973, a passé son temps à observer les animaux et à scruter au microscope la secrète économie des principes de vie. En y ajoutant un grain de philosophie, il a perçu dans l'ensemble des phénomènes biologiques du comportement une unité organique d'où il déduit des lois applicables à tout ce qui, dans la biosphère, est animé du mystérieux élan vital. L'être humain, lui aussi, est soumis à cette loi universelle.

Dans *Les huit péchés capitaux de notre civilisation*¹ l'éminent biologiste se livre à une investigation originale du comportement social de l'espèce humaine. Les conclusions auxquelles il aboutit confirment celles des sociologues. L'espèce est devenue neurasthénique. Elle est soumise à d'énormes tensions nerveuses et psychiques secrétées par le bruit, l'agitation, la concurrence, la frénésie de la nouveauté, le désir sans cesse fouetté, l'emballement de la méga-machine économique et commerciale. D'où d'inquiétants symptômes de décadence biologique et morale que le savant naturaliste analyse avec l'œil froid du clinicien. Son point de vue particulier fait naître une force convaincante assez exceptionnelle.

Lorenz pousse à l'extrême la logique scientifique de sa démarche. C'est ainsi qu'il affirme le principe des *origines philogénétiques* de la notion du bien et du mal.

Cette notion est aussi importante pour le comportement individuel que les anticorps pour la défense de la cellule, aussi indispensable à notre comportement social que la glande thyroïde à notre système hormonal. La tendance moderne à détruire la notion du bien et du mal, ou pire, à l'inverser, est aussi erronée que la tentative de guérir la maladie de Basedow par l'ablation du corps thyroïde.

Cette conception « matérialiste » de l'origine du sens moral ne contredit nullement la vision spiritualiste des croyants ; elle la fonderait plutôt. Que l'homme soit programmé philogénétiquement n'en demande pas moins qu'il y ait un Programmateur.

La présence d'une programmation mo-

rale au niveau génétique montre simplement à quel point la notion du bien et du mal est essentielle. Cependant à la différence de l'animal, l'être humain a reçu également le redoutable privilège de la liberté ; il peut soit obéir aux incitations philogénétiques — en d'autres termes, à la voix de sa conscience, — soit briser les Tables de la Loi et les fouler aux pieds.

C'est ce que fait massivement, de nos jours, une génération avide de jouissances immédiates et incessantes. Les maîtres à penser lui ont désappris l'ascèse de la joie née d'une peine surmontée.

Freud, qui est l'un des pères de la civilisation hédoniste, dédaigne le terme « joie » alors qu'il use et abuse du mot « jouissance ».

Konrad Lorenz montre comment la recherche effrénée de la jouissance alliée à l'horreur de l'effort pénible affaiblit le sens moral, entraîne la rupture de la tradition, garante de la continuité, provoque la dégradation génétique et finit par engendrer une *tiédeur mortelle* qui met en danger la survie d'une espèce aux comportements déréglés.

Un petit livre d'une admirable densité. Un appel qui s'ajoute à d'autres aussi éminents. Tant de grandes voix finiront-elles par réveiller la conscience assoupie d'une société à la dérive ?

R.-F. L.

Diane de Watteville-Berckheim

LE FIL CONDUCTEUR

Editions Alsatia, Colmar

Un volume broché — 224 pages
32 photos hors texte

En vente dans les librairies et
à nos adresses.

France : FF. 30.— Suisse : Fr. s. 27.—

¹ Editions Flammarion 1973, 166 p.

La ligne pure de cette montre lui donne une élégance sobre, libérée de la mode. Choisie par le Museum of Modern Art de New York, c'est à votre bras qu'elle prendra tout son éclat.

Sa précision. Elle fonctionne avec la régularité qui, de tout temps, fut l'apanage des montres Zenith. (Cette précision nous a valu plus d'un millier de prix à l'Observatoire de Neuchâtel.)

Mais, même pour nous, professionnels chevronnés, cette pièce de choix représente un incontestable sommet de la technique horlogère. Par sa construction, le boîtier constitue un véritable chef-d'œuvre de micromécanique : haut de 3,50 millimètres seulement, rigoureusement étanche, il nous a permis de réaliser

la montre-bracelet la plus plate du monde.

Nous l'avons rendue étanche afin de la protéger contre les atteintes de l'eau et de la poussière. Usez-en à votre guise : elle résistera aussi bien aux mille vicissitudes de la vie quotidienne qu'aux écarts de température et aux différences d'altitude extrêmes.

Zenith pense en effet que, si vous formulez de hautes exigences en matière d'esthétique, vous avez le droit de vous montrer tout aussi difficile sur le chapitre de

la précision.

Sa beauté. Vierge de tout ornement, la ligne superbement pure de cette montre lui donne une élégance simple, souveraine, indépendante de la mode. Par son classicisme même, elle restera toujours à l'avant-garde de l'art horloger.

Tant de beauté fascine. Aussi le «Museum of Modern Art» de New York a-t-il donné à cette montre Movado-Zenith une place d'honneur dans ses vitrines.

Mais, mieux que dans un musée, c'est à votre poignet que

ce garde-temps devrait étinceler de son or blanc travaillé de façon exemplaire.

Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.

Modèle reproduit réf. 610270 535. 18 carats. Or blanc. Ultraplat. Étanche. Verre saphir inrayable. Fr. 6300.—. Même modèle en or jaune 18 carats. Fr. 6100.—.


ZENITH



**Zenith. Nous donnons l'heure
et signons sa beauté.**